

Images de l'immigration espagnole en Oranie et trajectoire d'E. Roblès : racines hispaniques et enracinement oranais

L'élément espagnol, la population immigrée d'Espagne, a tenu une place considérable dans le peuplement de l'Oranie dès les débuts de la colonisation française, au point d'être à certains moments majoritaire¹. Ces immigrés ont inquiété démographes, publicistes et politiques, un fort sentiment xénophobe a visé ces « Français 50 % », traités de « caracoles » – escargots, à cause du maigre baluchon qui leur servait de viatique, ou de « migas », leur pauvre nourriture ; ils ont été méprisés voire dénoncés comme un danger national et social : la racaille, rappelant ce qui se dit aujourd'hui des « banlieues sensibles ».

Oran, « vieille ville espagnole »², a été pareillement dénigrée : ville populaire, industrielle, plébéienne, sans art ni culture, adonnée aux plaisirs immédiats, sans passé culturel, sans vocation artistique, face à la « chiqueuse » et arrogante Alger. On retrouve ici le schéma classique entre capitale politique et ville économique : Paris-Marseille, Madrid-Barcelone, Rome-Milan, Lisbonne-Porto, Rio-São Paulo.

Le racisme alimente les sédimentations de cette ville, chaque communauté – Français, Juifs, Espagnols, « Arabes » selon l'expression du temps – s'ignorant et se fermant à l'autre, voire le craignant et le menaçant.

Pour les Français, l'Espagnol est vu comme une variété d'Arabe : « l'Espagne commence aux Pyrénées » disait Louis XIV ; d'ailleurs, ils ont vécu longtemps en symbiose dans l'Espagne musulmane, ils en ont toutes les apparences et toutes les tares.

« Aspect misérable, haillons sales, vêtus d'une couverture de grosse laine rouge, le mouchoir roulé autour de la taille, qui trahit son origine mauresque », dit Ferdane qui poursuit : « Sales, déguenillés, à l'air fier et en même temps féroces, ils croupissent dans la pauvreté et la misère, vivant dans des tanières, à la manière des animaux. Ce n'est pas la partie la plus intéressante de la population. Tous les vols et assassinats qui se commettent en ville leur sont attribués, le plus souvent avec raison. Ils jouent en effet du couteau catalan avec la plus extrême facilité. Ils portent le costume arabe », toujours selon Ferdane (*Canezous en Barbarie*).

« Ils viennent, dit Louis Bertrand dans *le Sang des races*, sur cette terre d'Afrique où la vieille haine de leur race appréhendait toujours les traîtrises du maure ». Un autre Bertrand écrit dans *l'Algérie qui s'en va* (1887), « Oran n'est ni française ni arabe. Les Espagnols, maîtres jadis d'Oran, le sont encore : batailleurs et turbulents, dont les sérénades nous cassent la tête, qui rossent nos agents. S'ils ne jouaient que de la guitare.

1 Sur l'immigration espagnole en Algérie, cf. le livre pionnier de Juan Batista Vilar, *Emigración española a Argelia (1830-1900)*, Madrid, 1975, qu'on complètera par *los Españoles en la Argelia francesa, 1830-1914*, Murcie, 1989. Jean-Jacques Jordi, *Les Espagnols en Oranie, 1830-1914, histoire d'une migration*, 1986. Sur le peuplement espagnol, voir Demontes C., *le Peuple algérien*, Alger, 1906. On trouvera un rappel de ces questions in Xavier Yacono, « Les composantes d'une communauté », in *Les Pieds-Noirs*, présentés par E. Roblès, Ph. Lebaud édition 1982 ; un album bilingue de Juan Ramon Roca, *Españoles en Argelia. Mémoires d'une émigration*, Alicante, 2008.

2 Sur Oran, voir René Lespes, *Oran, étude de géographie et d'histoire urbaine*, Alcan 1938 ; réédition *Mémoire de la Méditerranée*, 2003 ; Alfred Salinas, *Oran la joyeuse, Mémoires franco-andalouses d'une ville d'Algérie*, Harmattan, 2004 ; du même auteur, *Quand France réclamait Oran, l'opération Cisneros*, 2008.

Mais ils jouent aussi volontiers de la *facas*, ce petit couteau avec lequel ils savent si bien mettre du rouge sur les chemises blanches ». Oran, « faubourg d'Alicante ou de Carthagène », où, croient les Espagnols, l'Espagne règne encore, le fantasme d'Isabelle la Catholique étant relayé par la visite de l'impératrice Eugénie de Montejio en 1865.

Ce péril espagnol inquiète les démographes, par exemple Demontes (*Le Peuple Algérien*, 1906). Ils sont encore majoritaires en Oranie en 1938, selon René Lespes (*Oran*, 1938). Ils représentent 24 % de la population, 41 % des naturalisés ; Oran « est la ville la moins française des trois chefs-lieux de l'Oranie, ville franco-espagnole avec un cinquième seulement d'ascendance française ». Oran « la Joyeuse » (l'expression apparaît dès 1893 dans un livre de Jules Renard : *Les Étapes d'un petit algérien dans la province d'Oran*, 1893) est suspecte aux yeux des autorités françaises ; elle pourrait redevenir espagnole (ce sera la tentative de *l'Opération Cisneros* décrite par Alfred Salinas, par ailleurs auteur d'un excellent livre sur *Oran la joyeuse*). Desmontes craint une alliance espagnols-« Arabes » : « Par son tempérament fanatique et brutal, par son indolence, l'Espagnol est à demi africain ». Craints et méprisés, stigmatisés par les voyageurs ; ainsi Jean Lorrain « toute la pouillierie d'Espagne en loques éclatantes et sordides » écrit Jean Lorrain dans *Heures d'Afrique*, 1899). (On se reportera au livre de Frank Laurent, *Le Voyage en Algérie, Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 1830-1930*, collections Bouquins Laffont 2008 pour un aperçu sur cette littérature). Pour J. et J. Tharaud, la France est « la vache à lait de cette sale écume d'Italiens et d'Espagnols » (*La Fête arabe*). La loi de naturalisation automatique de 1889 ne fera qu'attiser les craintes de politiciens comme Eugène Étienne qui craint le basculement du corps électoral ; les enjeux politiques pèseront lourd dans l'antisémitisme de cette population espagnole manipulée par les nationalistes et les populistes, de l'Union latine à l'Abbé Lambert.

Si l'on concède que l'Espagnol est un peuple travailleur, c'est souvent pour l'accuser de « faire suer le burnous ». Symptomatique à cet égard l'épisode du Soulèvement de Saïda en 1881 où la tribu de Bou Amama massacre les ouvriers agricoles occupés à la cueillette de l'alfa, Espagnols en majorité et qui se traduit par une querelle diplomatique entre la France et l'Espagne. Maupassant enquête pour le *Gaulois* et envoie le 20 août 1881 un article rejetant sur l'Espagnol la responsabilité de ces tragiques événements : ces Espagnols, rebut de leur nation, ont suscité la haine des colonisés, lesquels n'ont tué aucun Français (texte in F. Laurent, *Le Voyage en Algérie*, p. 411 sq.). Il revient sur cet épisode dans son livre *Au Soleil* (1884) ; cette révolte, assure-t-il, n'est pas celle du fanatisme religieux, mais de la faim ; les indigènes, ruinés par la colonisation d'hommes à la peau brune [les Espagnols] aventuriers que la misère ou d'autres raisons avaient chassé de leur patrie. Plus sauvages, plus redoutés que les Arabes, isolés aussi, loin de toute ville, de toute loi, de toute force, ils [les Espagnols] ont fait, disait-on, ce que faisaient leurs ancêtres sur les terres nouvelles [la conquête de l'Amérique] ; ils ont été violents, sanguinaires, terribles, envers les habitants primitifs ; la vengeance des Arabes fut épouvantable : égorgés près de 300 personnes, hommes, femmes et enfants ». Maupassant reprend ici « la leyenda negra » de la destruction des Indiens d'Amérique. Il n'a aucune sympathie pour Oran, « ville d'Europe, commerçante, plus espagnole que française et sans grand intérêt. On rencontre par les rues de belles filles aux yeux noirs, aux dents claires. Quand il fait beau, on aperçoit, paraît-il, à l'horizon, les côtes de l'Espagne, leur patrie ». On trouvera ces textes dans *Maupassant au Maghreb*, édition de Denise Brahimi, Le Sycomore, 1982, p. 63 à 90). Contre « le flot d'aventuriers étrangers qui s'est jeté sur son pays », l'Arabe a toute l'estime de

Maupassant, qui s'inscrit dans le courant indigénophile avec les Tharaud et autres. C'est à l'opposé que se situe Louis Bertrand, saluant dans l'Espagnol « cette magnifique plante humaine, plèbe confuse faite de toutes les races méditerranéennes », saluant « le *sang des races*, la fusion de peuples latins et élaborant sa mythologie de l'Afrique latine où la part arabe ne serait plus circonstancielle. Mais la malignité à l'égard d'Oran est constante. Pour Paul Morand, « c'est la ville la plus laide d'Algérie. Elle donne un vin épais qui s'efforce de sourdre et se répandre partout, véritable hémorragie viticole, son sang noir » (*Méditerranée, mer des surprises*). L'Oranais n'est pas mieux traité par Montherlant. Dans *le Démon de Midi* (1937) débarque en France une famille oranaise en vacance, « race grossière d'âme et de cœur et d'une intelligence sans fond, sans aspirations autres que matérielles ». On lui préférera son roman posthume *Moustique*, le côté picaresque et débrouillard, et le sens de l'honneur castillan qui anime le héros, fils d'Oranais ; on y trouve un portrait savoureux de Claude Maurice Robert, figure locale de la vie littéraire, sous le masque de Colle d'Épate.

On a souligné la très rare présence dans la littérature espagnole de cette immigration espagnole. Un des rares romans qui en parle de passage est *Fleur de Mai* du valencien qui eut son heure de gloire, Vicente Blasco-Ibanez (1895, traduction française 1924) ; il relate les trafics de bateaux de pêche entre Alger et Valence, où apparaît de loin Oran, « la côte d'en face ». Les accusations de trafic de tabac entre Valence et Oran sont rituelles ; on sait que l'industrie du tabac est à l'origine de la fortune en Algérie d'un Espagnol, Bastos ; c'est le thème du roman *Bunoz* de Claude de Freminville, qui se situe dans les bas quartiers d'Oran. Le thème des ouvriers espagnols alfatiens reparaît dans une série de romans de l'époque ; entre autres, Marcel Frescaly : *Fleur d'Alfa*, roman de mœurs espagnoles (1884) ou Albert Truphemus : *l'Hôtel du Sersou*, roman du Sud Algérien (1930), avec les « caracoles » (escargots, terme méprisant pour désigner les ouvriers saisonniers). Rares images positives d'Oran chez Jean Grenier qui évoque dans *Santa Cruz* (Charlot 1937) et dans *Inspirations Méditerranéennes*, les plages, les Andalouses, « la bruyante fourmilière, les tournées espagnoles du Casino Bastrana, spectacle émouvant et médiocre », mais plein d'empathie, contrairement à son disciple Albert Camus sur lequel on ne dira rien ici.

Jules Verne est un des rares voyageurs à parler favorablement d'Oran dans *Clovis Dartentor* (1896) : « une fort belle ville, agréablement située » où il loge dans l'hôtel de la Place de la République, fréquente la Maison du Vieux château et voyage en Oranie en chemin de fer, tout un trajet Saïda, Ourgla, Sebdo par Sainte Barbe du Tlelat et Bel Abbeg sous la conduite de l'excellent agent De Rivas.

De son bref séjour en Algérie en 1905, V. Larbaud, rare et précieux écrivain hispanophile, rapportera d'une excursion le poème « Mers El Kebir » (*A. O. Barnabooth*, édition Pléiade, p. 56) où deux jeunes filles chantent « la Paloma » ; et dans « le Miroir du Café Marchesi » (*Aux couleurs de Rome*, éditions Pléiade, p. 1003-59) sa brève rencontre avec Trini d'Oranie qui lui demande de l'emmener « pour France comme on dit en français d'Oranie ». Trop brèves allusions (Lamur, Sadia Levy) d'Apollinaire dans *Tendre comme le Souvenir* (en attendant, un jour, la publication des lettres, conservées dans une collection privée de Madeleine Pages). On se permettra une excursion dans la poésie italienne avec *le Journal d'Algérie* (*Diario d'Algeria*, 1947) de Vittorio Sereni (édition bilingue in *les Instruments humains*, Verdier éditions, 1991) où, prisonnier de guerre il évoque Sainte Barbe du Tlelat, Saint-Cloud, Sidi Chami, « mais le pivot est fixe sur un nom chaud : Oran » (p. 57, traduit Philippe Renard et Bernard Simeone).

Cette condescendance méprisante envers l'élément espagnol, à ces quelques rares exceptions, relève de la discrimination ethnique et, inséparablement, sociale. Rappelons quelques faits. 77 % des propriétaires terriens sont Français, 73 % des patrons d'entreprise. Les Espagnols forment la moitié des ouvriers agricoles européens, 73 % des fermiers et métayers. Ils sont souvent employés par les patrons français de préférence aux Arabes, qui les rendent responsables du chômage en prenant leur place. Longtemps, les colons n'ont pas voulu employer les indigènes, ils s'en méfiaient, en avaient peur ou doutaient de leur efficacité : *trabajo moro, poco y malo*. Les Espagnols, malgré leur réputation passaient pour sobres, durs à la tâche, habitués à ce type de travail et à ce climat, par opposition aux indigènes indolents et aux Français dégénérés. Louis Bertrand, Lorrain accablé par la défaite de 1870 et hanté par le thème de la décadence, loue dans *une Destinée, Sur les routes du Sud*, le type espagnol, « la plus fière allure, la mine la plus hautaine et la plus distante » qu'il oppose au Français « crevard et d'une déplorable misère de sang, boutiquier ou cabaretier » quand l'Espagnol assume « les vieilles besognes héroïques, les métiers nobles de la plèbe : carrier, maçon, matelot, roulier », louant son ardeur au travail ; gens simples, ayant des besoins modestes, vivant d'eau, de pain et d'oignon ; se fondant, avec l'École, l'Armée et les mariages mixtes, dans « le peuple algérien » (d'où est exclu l'élément indigène, perfide et inquiétant).

L'hispanité d'Oran est manifeste : on y parle espagnol dans la rue, voire les services publics, avec un code d'honneur très ibérique, ses rites, ses jeux. On y vit dans le quartier espagnol – la Calère – séparé du quartier juif, et du quartier « nègre ». Roblès est explicite : « Nous connaissions mal les Arabes. Tout nous maintenait séparé d'eux. Mais contrairement aux grandes personnes, nous étions sans préjugés à leur égard ». La trajectoire de Roblès ira de l'immigré espagnol à l'Oranais enraciné³.

On ne s'attardera pas ici sur la part hispanique de son œuvre, sa thématique, son inspiration, son rôle d'intercesseur avec la collection « Méditerranéenne » où il poursuit et élargit son double enracinement hispanique et algérien au Seuil, ni sur son rôle de traducteur, d'animateur de revues. On s'attachera ici à sa trajectoire personnelle, le cheminement qui va du mépris pour un 50 % à son enracinement à travers le vacillement identitaire propre à toute intégration dans une culture dominante.

Saison violente est un roman de formation, qui va de la Quête du Père à l'enracinement assumé, des racines espagnoles et ses entours indigènes à la culture française, à travers l'expérience de la pauvreté, l'humiliation, la honte sociale, la découverte de l'injustice coloniale, à la construction d'un homme prêt à se confronter à la vie.

L'hispanité oranaise de Roblès prend d'abord la forme d'une sorte d'ethnographie de l'Oran espagnol, manière de magnifier ce petit peuple méprisé et de sauver sa mémoire que l'Histoire ira bientôt ensevelir. Du *Soleil sous les mains* évoque la vie des petits artisans, rempailleurs, tondeurs de chiens, espadrilleurs ; images d'enfance dans une

3 Sur E. Roblès, je renvoie à mes articles, qui développent plusieurs points cités ici. « La quête d'identité dans l'autobiographie d'Emmanuel Roblès, relations entre inter-ethniques et problèmes d'acculturation », in *Espagne et Algérie au XX^e siècle*, Harmattan, 1985 ; « Une communauté rêvée : valeurs méditerranéennes et idéologies humanistes dans *Travail d'homme* », in *Umanesimo e mediterraneità di Emmanuel Roblès*, Palumbo, Palerme, 1990 ; « Liberté des mers », in *Des chemins où l'on se perd, Hommage à Emmanuel Roblès*, Les Carnets de l'Exotisme, 1997. « Camus, Roblès, Sénac et le triangle identitaire Espagne-France-Algérie ; sur trois mères espagnoles et trois pères absents », in *la Méditerranée d'Andisio à Roy*, sous la direction de G. Dugas, éditions Manucius, 2008. Citations à *Jeunes Saisons*, illustrations Ch. Brouty, Alger, 1961. Citation à *Saison violente*, Seuil, 1974.

hispanité culinaire et festive. *Jeunes saisons* situe Oran dans son décor – Santa Cruz, la Pointe Blanche, la mer – et dans son « éthos », ses « pratiques » (Bourdieu) : rites, jeux, superstitions, pâtisseries : nougat, mounas, mantecaos. La rue est espagnole et andalouse, s'ancrant dans la mère (et dans la mer), livrée aux saisonniers espagnols, à l'éthique ibérique (« protéger le faible contre le fort »), mais aussi à la mémoire (la grand-mère grenadine). Cet enracinement espagnol donne son cachet pittoresque et convenu : l'aveugle à la guitare ; le chevrier passant de porte en porte ; la pharmacopée populaire de la grand-mère andalouse : plantes, bouillie d'escargots, la religiosité et les superstitions de sa mère, les pauvres repas de migas, le coffre andalou, le décor des maisons, « chapelet de piments rouges, vieilles gargoulette venue des Baléares ; femme coiffée de sa mantille, petits cafés avec leurs scènes taumachiques » (p. 148). Hispanique encore : la solidarité entre pauvres, le stoïcisme, la patience (« *aguantar* », tenir le coup, p. 83, 90, 114) ; l'honneur et la vengeance avec les fourmis, d'où la remarque de Véronique : « On dit que vous autres Espagnols, vous êtes très cruels » (p. 150).

C'est vrai et le héros d'en rajouter : « l'Andalousie des mystères et des maléfices, les démons de la vengeance » (p. 151) et la croyance, hispanique mais déjà et aussi arabe, du *Mektoub*, ainsi de la légende de Samarcande (p. 37) où son père avait rendez-vous avec la mort ; et n'oublions pas la séparation des sexes, « les sévères traditions ibériques interdisant aux garçons et aux filles de se parler » (p. 100).

Saison Violente, comme tout roman de formation, est la découverte de soi à travers l'épreuve du monde et de la société. Ce que découvre Roblès de son enfance pauvre, espagnole et orpheline, c'est la société coloniale, son racisme, son injustice. Le séjour chez Madame Quinson, fille d'un gros agriculteur d'Ain Temouchent est une épreuve, celle de la honte sociale avec la découverte du monde bourgeois (Camus vivra cette épreuve en entrant au lycée, dans le *Premier homme*) ; l'humiliation de sa mère, sa propre humiliation au chant de la Marseillaise, le racisme anti arabe et anti juif : le marchand de miel Brahim, le Juif Kalfon et Véronique, pareillement, si l'on peut dire, interdits de fréquentation ; les gros colons, d'où l'éveil de la conscience politique avec les élections. L'Union latine, parti d'extrême droite, soutien, avec le journal *le Petit Oranais* orné d'une croix gammée, du Docteur Molle, élu en 1925 maire et conseiller général de la Marine, le conduit à ces combats républicains ; il lacère leurs affiches, va écouter Arcillas (transposition du communiste Torresillas) qui dénonce l'humiliation, « les exclus d'une société marâtre », où il retrouve Sarcos (transposition d'Azuelos) qui dénonce cette société : « Ce qui importe, c'est de faire comprendre aux gens qu'ils doivent s'unir et dépasser les préjugés de race, sinon, un jour, ils en viendront tous à s'étriper pour de bon » (p. 154) où on peut lire comme une prémonition de la guerre d'Algérie. L'arrogance des colons se traduit par la manifestation et la répression policière où il se fait gifler par un jeune raciste (170) ; le pogrom (153) d'un jeune Juif ne se situe pas en 1927, mais en fait en 1935 (voir sur ce point Jean-Louis Planche, « Un pogrom juif », in *Les Temps Modernes*, juin 1994) ; l'épisode décrit p. 153 dans *Saison violente* se situe en fait en 1936, sous l'abbé Lambert, alors que le roman se situe entre juillet 27 et juillet 28, au moment de l'exécution de Sacco et Vanzetti. Sur ce point, voir *Oran la joyeuse* de A. Salinas, p. 206).

Tous ces épisodes s'enracinent dans la réalité historique et dans l'expérience personnelle. Les sympathies du compagnon de route du parti communiste qu'a été Roblès lui ont valu dans l'Algérie coloniale quelques déboires ; quand il prend son poste d'instituteur à Turenne en 1940, la rumeur le dénonce comme anarchiste ; il demande sa mutation dans

l'est, à Dra El Mizan, où la rumeur le précède comme communiste ; on sait comment l'OAS traitera ce libéral en quête d'une « trêve civile » (on criait dans la rue « Mendès, démission, trahison, au poteau », il lui sembla entendre Roblès). Sur la condamnation à mort de Meursault, dans *l'Étranger* de Camus, il me disait que jamais un tribunal colonial n'aurait condamné un Européen pour le meurtre d'un Arabe. Il me parlait du rôle du théâtre en arabe dialectal, qui permettait aux acteurs de manifester leur résistance nationale, mais dont les représentations étaient soumises à censure et interdites au dernier moment.

Saison violente est, comme *le Premier Homme* de Camus et *Ébauche du Père* de Sénac, une Quête du Père. Ces trois livres sont les trois grandes œuvres, les trois « voix des quartiers pauvres de l'Algérie pied-noire », trois livres sur trois mères espagnoles et sur trois pères absents.

La Quête du Père est réactivée par la mort de la grand-mère et l'annonce par la mère d'un éventuel remariage. C'est alors qu'il va s'entretenir avec Paco qui a connu son père. « L'envie, impérieuse, me prit de parler de mon père avec quelqu'un qui l'eut connu » (p. 33). La mère, dans la tradition hispanique, est la gardienne des traditions ancestrales ; le père, le référent, « la seule défense contre l'abandon, le découragement, le naufrage définitif » (p. 58). Face à la misère et à l'injustice, « Je pensais à mon père, à son esprit intrépide, je me reconnais ce lien avec lui, et, de cet orgueil, je tirais la volonté d'aller au-delà de mes possibilités et de mes forces » (p. 62). Désarmé, l'image du père l'enracine dans sa « faim de vivre » (p. 38). « J'appartenais à une lignée, à une chaîne de vie » (p. 36). Mais ce *lien* vital appartient à une chaîne. L'épreuve sera de se construire autonome.

Il lui faut maintenant affronter le difficile chemin de l'acculturation – passer de l'immigré espagnol au citoyen français. Le ghetto – familial, local, social, mémoriel, Oran espagnole et immigrée – est un cocon qui préserve les minorités mais aussi les sépare en communautés qui s'ignorent ou se craignent, ou rivalisent dans un surinvestissement national ; la patrie surévaluée des immigrés se fond avec la patrie imaginaire des naturalisés sur un fond d'intense frustration ; Pierre Nora l'a analysé dans *les Français d'Algérie* ; ainsi s'explique le racisme antisémite et anti arabe des petits blancs comme l'oncle Antoine, qui déteste Juifs, Arabes et même les étrangers. Le conflit de race l'emporte sur le conflit de classe – manipulé par les politiques populistes (Rénudier, Molle, l'abbé Lambert, maires d'Oran). L'identité l'emporte sur la commune domination.

Mais, même si elle est plus rare, il y a aussi, et c'est le cas ici, une fraternité des exclus et des dominés. *L'identification* l'emporte sur *l'identité* ethnique. L'école, le collège Ardaillon sont un lieu de mixité, avec les Juifs, Arabes, et, tout proche, le village nègre ; le sport (l'école de M Moser, qui apparaît comme un substitut du père, p. 133, et qui joue ici le rôle du maître, M. Germain, puis de Jean Grenier, pour Camus) est un lieu d'affirmation, où on se fait reconnaître et respecter. « Dans cette ville vouée à la haine raciale, Kalfon et Mohammedi voulaient devenir forts et durs, impitoyables à ceux qui aimaient à les humilier » (p. 132).

Le premier moment est donc le sursaut, la révolte et va jusqu'à la dénégation de son statut français. « On aura beau faire, tu es et tu resteras toujours 50 % » lui dit Madame Quinson. Un double mouvement le saisit : d'abord, la négation de sa part française : « je ne suis pas 50 % ; je suis zéro pour cent », moment de la contre acculturation, « s'approprier l'hymne national, c'est nous refuser, nous, comme Français, nous écarter, nous dénier cette appartenance, nous tenir pour des marginaux » (p. 168). Or, son

sentiment est qu'il n'est pas essentiellement espagnol. « Certes, j'avais une conscience très claire de ma double appartenance ; toutefois, sur cette rive, l'Espagne n'était qu'un chirurgien sans fleurs » (p. 111).

C'est la mythologie de l'école républicaine et la découverte de la littérature espagnole qui vont permettre l'insertion dans une intégration réussie. D'abord, en s'affirmant et assumant son passé, son passif, aux yeux de racistes qui le traitent de 50 %. « Piqué au vif, je répliquai par défi, par dépit, amour-propre blessé, que je n'étais pas 50 %, mais 0 % français, et que, si les Français n'étaient pas contents, ils pouvaient retourner chez eux » (p. 71). Oran n'est-elle pas « vieille ville espagnole » comme il se plaisait à le dire en clin d'œil à Hugo ? Ce moment passe par la lutte physique : il rosse les « francaouis, les pathos ; poules mouillées » ; dans ses promenades sur le port, il essaie d'apercevoir les lumières de l'Espagne.

Mais à l'école, ces 50 % sont premiers en rédaction quand le Français Verneuil est nul ; les valeurs républicaines – la lutte contre les droits féodaux, les Prussiens, les Anglais, les Rois Fainéants, la famine, la taille, la gabelle, les combats de Jeanne d'Arc et de la Révolution – recourent sa « morale ouvrière, qui, spontanément, nous unissait contre l'oppresser, nous faisait solidaires de la victime » (p. 24). Contre cette « société marâtre qui se servait de nous sans nous aimer » (p. 120), l'image idéalisée de la Mère Patrie peut relayer, chez cet orphelin, le vacillement identitaire entre Espagne, Oranie et Métropole. C'est la littérature qui permet ce relais, *les Misérables* de V. Hugo, « Le grand livre des Misères » où il se retrouve et retrouve « le roman national français », l'Histoire des France des manuels scolaires. Mais c'est aussi la découverte de *Don Quichotte*, le livre, également, de la pauvreté, de l'héroïsme et de la justice – la synthèse entre hispanité et francité passe par la récupération reconnue, intégrée et dépassée de sa part espagnole – dépassée quand elle est reconnue et donc intégrée. Il découvre l'Espagne pour un « Français pour de vrai » comme on disait alors, M. Epry, dans *Jeunes Saisons* (p. 89). « Il me parlait beaucoup de l'Espagne qu'il visitait chaque été... Roblès chêne... c'est un très beau nom, me disait-il, et cela me comblait d'aise. Du coup je m'intéressais passionnément à mes origines ». Cette « rêverie cratyléenne » sur le patronyme est un moment décisif dans cette quête des origines qui lui est dévoilée, anoblée, par un Français, légitimant ainsi sa part hispanique. Roman des origines et roman familial, quête du Père et quête de soi, confluent et permettent l'intégration toujours difficile d'un immigré. La synthèse entre mémoire espagnole et identité française est, en fait, bien plus décisive dans l'enracinement oranais. Ici, c'est le mythe andalou qui est la médiation essentielle. La rêverie sur les origines espagnoles éveille en lui l'image des Espagnols de la reconquête s'établissant en Andalousie « pénétrant dans les douce villes arabes, ces paradis de fleur, de palais aériens et d'eaux courantes ». Or, faut-il rappeler que Roblès est andalou et qu'Oran a été fondée par des Andalous ? Cette homologie, cette correspondance, apparaissent plus d'une fois dans son œuvre, sorte de continuité dans l'Oranie espagnole des Andalouses hispano-arabes.

On a vu la référence à la légende de Samarcande et le rendez-vous avec la mort, différée à Oran, accompli au Maroc, de son père. Cette double généalogie syncrétique est symbolisée par le vieux coffre. D'abord, au moment de l'expulsion, il déménage, serrant ses affaires « dans un vieux coffre à couvercle bombé, aux serrures ouvragées, et ceinturé de fer. En 1868, il avait déjà accompagné ma grand-mère dans son voyage de Grenade à Malaga et de Malaga à Oran. L'histoire de la traversée sur un voilier qui, pris dans la tempête, avait failli sombrer, me le rendait encore plus cher » (p. 82). On sait la symbolique du coffre ; c'est le lieu où on y dépose un trésor, matériel ou spirituel, ici, sa

mémoire andalouse –, le trésor et la permanence de son lien à l'Espagne andalouse. On pourrait voir dans le voilier puis dans la tempête l'image des tribulations de l'immigré dans le difficile chemin de l'étranger.

Or, cette image du coffre reparaît quelques pages plus loin dans un autre contexte. Invité avec sa mère au mariage de Yasmina, qui épouse le chauffeur-livreur qui travaille pour la même blanchisserie que sa mère, il découvre un autre coffre. « Comme je l'avais accompagnée [sa mère], je gardais de cette fête un souvenir heureux non seulement à cause de la gentillesse et de la générosité de l'accueil, mais aussi à cause de la beauté des atours féminins, précieusement conservés dans le vieux coffre de la famille. Tout l'Orient vivait dans mon sang andalou et c'est ce qui provoqua cette joie délicate » ; suit une longue énumération de ces atours féminins avec sa discrète touche orientaliste exotique et érotique, et encore ceci : « Parce que ma mère avait participé activement aux préparatifs, on avait eu la charmante idée de lui prêter une de ces parures, pour qu'on pût, elle aussi la photographier, seule, ou parmi les jeunes femmes qui entouraient la mariée. J'ai encore une de ces photographies où ma mère, à demi étendue sur un divan, ressemble à quelque belle mauresque d'un somptueux palais de Damas ou de Grenade ». On sait ce que signifie ouvrir un coffre, la découverte d'une révélation. Son « sang andalou » y retrouve sa mémoire de Grenade et le syncrétisme Espagne-Arabité dans Oran andalouse aux deux sens du terme, espagnole et arabe. L'enracinement oranais est la synthèse des deux mémoires exilées ». L'Oranie est « la synthèse entre Hispanité et Francité ; elle réunit de manière syncrétique les apports espagnols, mais aussi italiens, français, juifs et arabes » (Danielle Puech, *Saison violente : l'Algérie d'Emmanuel Roblès et ses amis*, sous la direction de G. Dugas, Montpellier, 2000).

En ce sens, il peut se re-enraciner, s'assumer et se construire. Le moment final de sa reconnaissance est l'amour, étape décisive dans le roman de formation. Ici encore, c'est une « Française pour de vrai », fille d'un haut fonctionnaire de la métropole, Véronique, qui lui permettra cet accomplissement, analogue à ce que fut M. Epry pour la culture espagnole. Le succès sur le plan amoureux de la part d'une « vraie » française annule le mépris colonial, il le venge des humiliations subies et le reconnaît pleinement.

Étape ultime et décisive de reconnaissance, qui lui permet de se construire définitivement et de se réconcilier et dépasser son statut d'immigré méprisé se réfugiant dans un passé indépassable. Ce cheminement lui permet d'accepter l'idée que sa mère se remarie, épousant un ouvrier italien, et donc de faire le deuil de son père, de dépasser l'image nostalgique et lancinante du père. « Et, certes, je pensais toujours à mon père, mais avec une passion différente, comme s'il avait coulé dans une épaisseur du temps ; je veux dire que je n'éprouvais plus le besoin de me relier à lui pour me sentir exister et que je découvrais mon appartenance à la terre avec l'autonomie et la vigueur d'un arbre » (p. 165). Cet enracinement est un accomplissement, le dépassement des conflits identitaires internes. La bonne intégration est celle qui parvient à négocier heureusement la mémoire immigrée, sans en rougir ni la vivre comme remords, et à s'insérer dans la société d'accueil, sans ressentiment, malgré les mauvais accueils qu'elle a rencontré en chemin. « J'assumais tout sur le territoire même de cette patrie culturelle. Je me sentais français et je désirais l'être dans toutes mes dimensions » (p. 112).

Ayant fait le deuil du père, « enraciné comme un arbre » dans le terreau franco-hispano-arabe, gardant dans son coffre familial *l'Île au trésor*, *l'Île mystérieuse* de J. Verne, les romans de Louis Boussenard et Paul d'Ivoi, Roblès reste cependant écartelé entre ancrage algérien et compulsion des départs. *Saison violente* s'ouvre et se ferme sur deux images de mer : le port, la Pointe Blanche, la Cueva del agua. La mer est un thème

central dans « l'École d'Alger » et l'éthos méditerranéen, la baignade, l'hédonisme, l'escapade. Roblès aurait voulu s'engager dans la marine marchande (*Saison violente*, p. 70) ; « la mer faisait intimement partie de notre univers. Elle inspirait tous nos projets ; nous souhaitions la rejoindre dans une frontière privilégiée entre deux zones, celle de la dépendance et de la contrainte, et celle de l'indiscipline anarchique » (p. 64). Toni, passager clandestin sur un navire à Port Saïd (p. 64) le fascine. La mer, c'est la liberté, contre le piège « de la misère... Le port remue encore en moi des nostalgies » (p. 80). « Liberté des mers » contre la prison d'une Algérie coloniale, la quête d'un « ailleurs », la « fugue »... courir librement à travers des espaces sans limites, à vagabonder sans fin sur des mers où rien ne meurt jamais »⁴ (p. 64). Or, la fin du livre est marquée de « l'illusion déchirante » de retrouver et perdre une statue qui s'effrite ; un rêve achève de mourir avec cette figure, la quête de « quelque chose qui n'existait pas... morte pour toujours » (p. 182). Cette perte, c'est pour le narrateur, Véronique qui a rejoint la France. Mais ces pages finales sont une descente au fond de son enfance, une plongée dans le jeune passé « pour sauver la mémoire » et, cette statue qui se défait l'image de la jeunesse perdue, des rêves impossibles et en dernier lieu, de son Oranie natale perdue à jamais. Ce n'est pas un livre de deuil, a-t-on dit, mais un « livre endeuillé », la part discrète de sa nostalgie.

P. Rivas

4 Sur le tropisme des mers, voir mon article « Liberté des mers », in *Des chemins où l'on se perd* et Bruno Tritsmans, « Mythologie méditerranée et artisanat chez Emmanuel Roblès », in *La Méditerranée d'Audisio à Roy*.